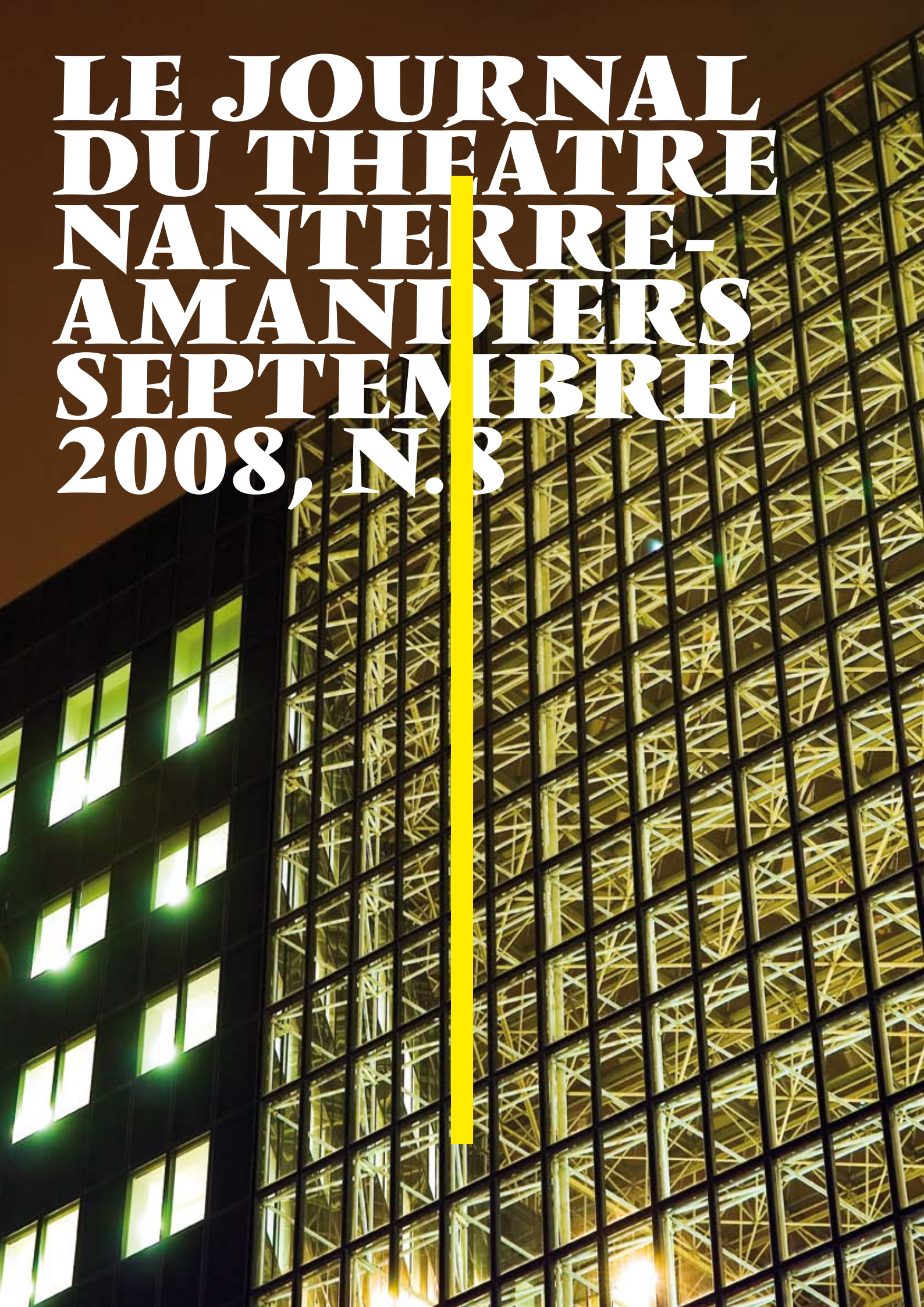


**LE JOURNAL
DU THEATRE
NANTERRE-
AMANDIERS
SEPTEMBRE
2008, N. 8**



FORUM «VIVE LA CULTURE»

Les 13, 14 et 15 juin, le Théâtre Nanterre-Amandiers accueillait le Forum mis en place avec le journal *Libération*, intitulé «Vive la culture». Aucune table ronde, aucun débat ne remplaceront la confrontation directe à l'œuvre d'art, à la parole du poète, mais en ces temps de mutations, donc d'incertitudes, il est salutaire qu'ensemble, artistes, politiques de différentes sensibilités et publics, nous nous posions les questions relatives à notre avenir. Choisir des thèmes de débats nous redit à quel point le champ est vaste et susceptible de déclencher

les passions. Chacun se faisant une idée réductrice, empreinte de corporatisme, les politiques de tous bords semblent régulièrement impuissantes à impulser une véritable politique culturelle, d'autant que des voix d'«experts» sont régulièrement là pour se lever et clamer la faillite de la «démocratisation culturelle», la crise du cinéma, celle du théâtre, de la peinture, de la littérature, et au nom de certains dysfonctionnements préconiser «refondation», «rénovation» «désengagement», «libéralisation». Les nouvelles formes d'expression, pratiques émergentes, sont alors poussées en avant pour justifier ledit désengagement sans que pour autant de nouveaux moyens leur soient accordés.

Lors de chaque campagne politique, il n'est pas de candidat qui ne prétende «inventer l'avenir». À défaut de l'inventer, nous nous devons de le rêver et de proposer des pistes de réflexion et des pistes d'action : «Nous sommes tous responsables à tout moment de ce qui se passe dans le monde», Dostoïevski. Mais que voulons-nous ?

Que voulons-nous ?

Que la vie de l'Art, celle de la pensée et de l'esprit devienne l'outil des industries culturelles ?

Que les artistes soient les pourvoyeurs alimentant des outils de diffusion de masse ?

Que les pratiques régulières et secrètes cèdent peu à peu le pas face au marché et à l'événementiel ?

Que les spécialistes en ingénierie culturelle deviennent les producteurs de demain ?

Que l'Europe ne sache pas cultiver ses différences et accouche de productions artistiques à même seulement de créer du consensus ?

Que les textes des poètes cèdent la place aux fabricants de soap-opéras ?

Que l'industrie des loisirs au service des lois du marché tienne lieu et place des productions de l'Art ?

Que des «Experts» jugent la pertinence des dépenses publiques, relatives à la production artistique et aux pratiques des publics, à la seule aune de critères économiques à courte vue ?

Que l'éducation artistique ne figure que dans les programmes électoraux ?

Que les lieux «d'excellence» soient concentrés dans le centre de Paris ne laissant à la banlieue et à la province que la part du pauvre ?

Que la presse, elle aussi, délaisse la critique quotidienne pour la promotion des manifestations people ?

Il serait possible de poursuivre la liste des dérives se faisant jour, nous devons les pointer pour en corriger les effets et proposer un autre état du monde.

Présidence de l'Union européenne

La présidence française à l'Union européenne nous offre, à nous tous, artistes, publics, hommes politiques, une opportunité historique. Sachons faire de cette présidence un moment d'exception afin de poser la base d'une authentique politique artistique et culturelle à travers l'Europe. L'Europe du Théâtre a précédé de nombreuses années l'Europe politique. Nous sommes évidemment nourris du Théâtre grec ; une troupe d'acteurs italiens créait les pièces de Marivaux à Paris, Tchekhov ou Strindberg étaient présents au début du siècle dernier sur les scènes parisiennes... Aujourd'hui l'Europe politique existe, mais en dehors d'ARTE et de quelques réseaux, la politique de l'Europe en matière culturelle est difficilement lisible.

Face aux replis identitaires frileux, voire même intégristes, prônons que le concert des nations passera par le développement des identités artistiques et culturelles qui pourront s'ancrer dans le quotidien des nations du monde. Le refus d'un monde unipolaire passe par là. L'Art et la Culture ne sont pas alors à considérer comme des suppléments d'âme mais comme des armes de pacification. La circulation des œuvres et des artistes qui les conçoivent, ambassadeurs d'ailleurs, d'autres langues seront les vecteurs de changement, de connaissance et permettront à chacun de cultiver sa spécificité, ses particularismes, sans essayer de les imposer à l'autre.

Au sein de l'Union européenne, des critères de convergence existent afin, par exemple, de fixer les déficits admissibles pour chacune des nations. Un critère de cette nature qui fixerait le seuil minimum d'intervention financière en faveur de l'Art et de la Culture au sein de l'Union européenne doit pouvoir exister. Puisse la présidence française faire partager cette idée à nos voisins. La fréquentation des œuvres d'art et l'accès du plus grand nombre aux œuvres permettront d'accéder à des espaces de désir et de partage ouverts à la transcendance. Alors l'Art, vision oblique du monde, occupera sa juste place, celle du Sacré.

Jean-Louis Martinelli,
Nanterre, le 1^{er} juillet 2008



ITALIE-FRANCE : LE THÉÂTRE POUR DIRE LE POLITIQUE À HAUTEUR DE MILITANT

Pour faire entendre la voix des militants communistes français en écho à celle des communistes italiens qui s’expriment dans *Le Silence des communistes*, nous avons demandé à Jack Ralite, ancien ministre et sénateur de Seine-Saint-Denis, et à Jean-Vincent Koster, enseignant et jeune militant communiste de Nanterre, de répondre à quelques questions.

À la lecture du texte Le Silence des communistes, quelles impressions en retirez-vous ?

Jack Ralite : C’est un texte très intéressant pour nous car il nous oblige à réfléchir. Ces militants expérimentés peuvent nous aider à progresser dans une réflexion que nous avons déjà entamée. C’est le mot «silence» qui doit nous interpeller. Lorsque les communistes italiens ont commencé à penser l’eurocommunisme on a cru à un projet permettant de donner au communisme une sorte de renouveau, c’était un projet qui se projetait dans l’avenir. On a souvent accusé le Parti communiste français de ne pas faire cet aggiornamento. Si on regarde aujourd’hui la situation en France et en Italie : il n’y a plus de Parti communiste au Parlement en Italie et presque plus d’hommes de gauche, tel que nous l’entendons généralement, alors qu’il y a encore un Parti communiste en France et des hommes de gauche. La politique dite de «l’Olivier» n’a pas produit les fruits escomptés. Ce n’est pas le moindre des paradoxes.

Jean-Vincent Koster : Quand le Mur de Berlin est tombé j’avais 5 ans. Je ne peux donc pas être dans la même problématique que Jack Ralite. Mon adhésion au Parti communiste français s’est faite complètement en dehors des rapports avec l’URSS ou le bloc soviétique, qui n’existent plus. Par contre je trouve paradoxale que la peur du communisme persiste par rapport à un système disparu. En ce qui concerne le silence des communistes italiens je le comprends d’autant moins que leur évolution par rapport à l’URSS avait été très antérieure à celle du PCF. Mais dans les réponses des trois militants aux questions qu’ils se posent il y a plus un auto-examen qu’une auto-flagellation. Ils ont encore le désir de prendre le pouvoir pour promouvoir une autre forme de politique. Ils ne cessent pas leur combat mais ils veulent se servir des leçons du passé, même si elles sont terribles.

Même si vous avez adhéré après la chute des régimes socialistes, vous ne pouvez pas évacuer l’histoire qui vous a précédée ?

J.-V. K. : Je ne peux pas en effet choisir ce qui me plaît dans l’héritage du parti, comme par exemple le programme du Conseil national de la Résistance, donc je prends le passé tel qu’il fut et j’essaie de voir ce qui aujourd’hui existe encore grâce à ce passé. Contrairement à *L’Internationale* qui dit «du passé faisons table rase» nous devons nous y intéresser, nous devons l’examiner et cela nous permettra peut-être de trouver des solutions pour aujourd’hui.

J. R. : Aragon avait une très belle formule : «Il faut se souvenir de l’avenir»… On est dans une période où ceux qui ne se souviennent pas n’ont pas d’avenir. C’est un double mouvement qui doit nous animer. Et c’est vrai que ce merveilleux chant de *L’Internationale*, que je chante toujours, contient cette phrase sur le passé qui est une absurdité. On existe contre ses parents mais on ne les tue pas. Heiner Müller disait : «L’herbe, il faut la faucher pour qu’elle reste verte» et Predrag Matvejevitch,

un ami yougoslave de Sarajevo, a dit au Collège de France : «Nous avons tous un héritage que nous devons défendre et dans un même mouvement nous devons nous en défendre autrement il y aurait des retards d’avenir et nous serions inaccomplis». La grande question d’aujourd’hui est d’analyser hier mais en même temps de promouvoir un nouveau projet. Il y a en ce moment en France une colère sourde qui n’arrive pas à s’organiser car il n’y a pas d’idée de construction prise en charge collectivement. Peut-être que la question essentielle pour nous, comme pour nos amis italiens, c’est celle du «Je» et du «Nous». C’est ce que dit Reichlin : j’ai confondu ma vie avec celle du mouvement communiste. Cette identification fut nuisible car le communisme pendant longtemps fut assimilé à la Russie soviétique ou au système socialiste au pouvoir en Europe centrale et orientale. Cela étant beaucoup de «Je» existaient dans le Parti communiste français. Je pense à un très beau livre de Lucien Sève dont le thème central était ce «Je». Avec la chute du Mur de Berlin ce n’est pas seulement le communisme qui est mort, c’est aussi le «commun». On pourrait dire que nous sommes dans une agrégation de «Je» qui n’arrivent pas à former un commun. Ce sont des «Je» individualistes à outrance au point que ces «Je» différents deviennent indifférents aux autres différences. Il faut donc trouver un «Nous» qui ne soit pas celui du socialisme appliqué mais un autre hors du collectivisme qui a échoué. Je suis obnubilé par ce questionnement : comment retrouver un «Nous» qui permette au «Je» de s’exprimer ? En ce sens je suis un disciple de Rimbaud qui écrivait : «Je est un autre»… C’est en regardant les autres que l’on se voit le mieux et pas en regardant son nombril. Mais il faut peut-être aujourd’hui retourner la proposition du *Manifeste communiste* : «Le libre développement de tous est la condition du libre développement de chacun» et écrire : «Le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous»… Pour moi l’individuel et le collectif sont inextricablement liés.

Mais le silence du Parti communiste français n’a-t-il pas été très prolongé ?

J. R. : Bien sûr, et la façon tragicomique dont le parti a réagi au Rapport de Khrouchtchev dénonçant le stalinisme en est l’illustration la plus évidente. De la même façon la chute du Mur de Berlin n’a pas été envisagée à sa juste valeur… Les pierres du Mur sont bien sûr tombées d’abord sur les communistes mais comme me l’a dit un jour l’ancien Premier ministre socialiste Pierre Bérégovoy : «Mes camarades n’arrivent pas à comprendre que ces pierres tombent aussi sur nous». Il avait raison. Je pense que si les communistes ont été silencieux c’est que dans un premier temps il y a eu de l’incompréhension devant l’effondrement si facile de ce qu’on considérait comme un bloc solide, ensuite il y a eu de la honte car nous n’avions pas suffisamment réfléchi à notre passé, nous avions travaillé à la marge… Mais ce silence a peut-être permis de mieux réfléchir comme le pensent d’ailleurs nos camarades italiens.

J.-V. K. : Pour moi il y a eu un double silence : silence sur le passé et silence sur un nouveau projet. Les repentances sur l’URSS ne servent à rien si ensuite on ne définit pas ce qu’on entend aujourd’hui par communisme. Condamner le Goulag c’est facile mais il est plus difficile de faire entendre ce qu’on propose pour aujourd’hui et demain. Les idées que

nous pouvons formuler sont encore trop inaudibles. Il faut se libérer des héritages après les avoir analysés et aussi se déterminer par rapport à ceux qui se disent encore communistes, que ce soit en Chine ou à Cuba. C’est un énorme travail, difficile en temps de crise puisqu’il faut à la fois penser un projet global et répondre aux attaques quotidiennes de la droite. Je crois que malgré notre faible poids électoral nous sommes encore ressentis comme ceux qui veulent l’émancipation des opprimés et donc comme un recours efficace. C’est sans doute pour cela que nous existons encore très fortement au niveau local. Dès qu’il s’agit d’un vote au niveau national on voit bien que nos scores sont très décevants.

Mais bizarrement, comme vous le disiez précédemment, le silence des communistes n’empêche pas l’anticommunisme…

J.-V. K. : Berlusconi dans sa dernière campagne a agité le spectre d’un retour au communisme en Italie et certains politiciens de droite pensent que la présidence de l’État est occupée par un communiste, même si G. Napolitano n’est plus membre du parti ni même de Rifondazione Comunista. Souvent on continue d’appeler les membres de la DS par le qualificatif «ex-communistes». Si nous ne sortons pas du passé on nous collera toujours sur le dos cette étiquette de «ex».

J. R. : Vous avez tout à fait raison car on a le sentiment que moins il y a de communistes plus l’anticommunisme est violent… La droite a visiblement besoin de nous… Mais si vous prenez la bataille que je menais dans la Commission Copé au sujet de la Télévision publique je peux vous dire que beaucoup de journalistes venaient me voir en tant que communiste et me considéraient comme un rempart contre ce qui se prépare. La voix des communistes est parfois audible… Et il faut avoir le courage de dire que c’est une erreur de la gauche d’avoir inscrit la suppression de la publicité sur les chaînes publiques dans son programme et que c’est une tartufferie de la droite de s’en servir en ce moment pour favoriser les chaînes privées.

Sur quels thèmes essentiels pourrait s’organiser la réflexion des communistes ?

J. R. : Je suis entièrement d’accord avec Jean-Vincent : la seule chose dont nous sommes porteurs indéfectiblement c’est l’émancipation. Nous ne cherchons pas le pouvoir, nous cherchons les moyens de l’émancipation. Je n’ai jamais été favorable au changement de nom du Parti communiste pour cette raison. Pour beaucoup de travailleurs nous sommes ceux qui peuvent les aider à s’émanciper. L’émancipation a d’ailleurs parfois été encouragée par la bourgeoisie, comme par exemple pour la création de l’école laïque gratuite et obligatoire. Même si c’est à la suite des réflexions de la Commune de Paris sur ce sujet qu’elle a été imaginée, c’est par des bourgeois républicains qu’elle a été mise en place.

Pour en revenir au «Je» et au «Nous», Vittorio Foa et Miriam Mafai parlent beaucoup de leur investissement dans le militantisme. N’est-ce pas aussi une des caractéristiques du Parti communiste d’avoir été un parti de militants ?

J. R. : De 19 à 36 ans, j’ai vendu *L’Humanité-Dimanche* tous les dimanches et c’est un des grands bonheurs de ma vie. J’avais deux musettes : une pour le journal et une autre avec des livres dont je parlais avec les gens chez qui j’allais. Un jour le parti a décidé qu’il fallait faire autrement car les militants n’avaient plus de vie de famille. Moi je pense que les militants aimaient ces rencontres avec leurs concitoyens. Mes 164 journaux ont été répartis entre dix vendeurs qui faisaient ça très vite… Ce fut un peu dommage car ça a rompu le lien entre le parti et ses électeurs, ça a supprimé l’échange de paroles et d’idées. Cette décision qui n’était pas politique a eu des conséquences politiques. Bien sûr le militantisme

des parents a souvent été très mal vécu par certains enfants. Moi j’emmenais mes enfants aux manifestations… On confondait notre vie avec celle du parti… On était presque des religieux dans ce pays de la Raison.

J.-V. K. : Il y avait une forme de messianisme…

J. R. : Oui, même si nous n’avions pas consciemment pour but l’enrôlement sectaire des militants mais au contraire leur émancipation.

J.-V. K. : La question du militantisme est devenue centrale aujourd’hui car avec la diminution du nombre de membres du parti nous pourrions devenir des activistes et ne plus avoir le temps de la réflexion. Il faut éviter le comportement tribal. Ce militantisme communiste continue, comme lors de la dernière campagne de Marie-George Buffet pendant laquelle il y eut des centaines de meetings à succès et des millions de tracts distribués pour un résultat final décevant. Il ne suffit donc pas d’être visible pour être audible.

Les communistes n’ont-ils pas figé le monde qui les entourait sans analyser son évolution ?

J. R. : Sans doute, et ils ne sont pas les seuls si l’on en juge par la difficulté des syndicats à mobiliser. Nous n’avons pas bien compris la précarisation, imposée par le capital, dans sa forme actuelle. À gauche personne n’a trouvé de solution pour l’instant. Nous nous sommes attachés à penser le travail comme une chose totalement économique liée à l’emploi. Le travail c’est autre chose, par exemple c’est par le travail que la mémoire passe dans la classe ouvrière. Il faut très sérieusement réfléchir à l’hyperactivité manifestée par les travailleurs aujourd’hui, qui dissimule un désœuvrement intérieur énorme. On ne respire plus au travail tellement on y est maltraité, écrasé et l’on ne respire plus hors du travail. Le travail maltraite la vie dans son ensemble. L’épuisement actuel est à la fois physique et mental pour le travailleur. Il faudrait soigner le travail.

J.-V. K. : Si je me réfère au livre de Robert Linhart, *L’Établi*, sur le travail à la chaîne dans les usines Citroën après 1968, on s’aperçoit que malgré un travail physique épuisant il y avait une possibilité de contournement de la fatigue et une possibilité pour les ouvriers de garder une certaine liberté dans l’exploitation à laquelle ils étaient soumis. Aujourd’hui ces possibilités d’autonomie et pourquoi pas de créativité sont extrêmement réduites.

J. R. : Pour reprendre le titre d’une nouvelle de Tennessee Williams, on fabrique aujourd’hui des «boxeurs manchots» et le patronat a besoin de ce type de travailleurs. Ouvriers et cadres doivent savoir et ne pas penser. C’est le statut de la pensée et du vivant qui est en jeu dans la société. Il y a une désarticulation de l’être humain qui est à la recherche de ce qui ne peut exister : le risque zéro. Cela crée la peur qui facilite l’exploitation.

J.-V. K. : C’est vrai qu’il est difficile aujourd’hui pour les communistes, qui ont toujours fondé leur réflexion et leur unité sur la notion de travail, de défendre la valeur travail au moment où ce travail crée un mal-être épouvantable. C’est à cet endroit-là que notre réflexion a été insuffisante.

Les trois militants italiens se posent aussi des questions sur la prise du pouvoir. Est-ce aussi pour vous un sujet de réflexion ?

J.-V. K. : En Italie la question du pouvoir se pose en termes d’alliance entre groupes hétéroclites. En France nous avons eu des alliances historiques avec des partis de gauche clairement identifiés. Aujourd’hui il s’agit de savoir comment, en étant minoritaire, avoir une influence sur le pouvoir, c’est-à-dire comment être un contre-pouvoir. À l’époque où nous avions un plus grand poids politique nous pouvions presque créer une contre-société communiste qui permettait de faire entendre le discours des communistes. Maintenant il nous est difficile de trouver des relais pour nous faire entendre.

Comment être utile aux travailleurs sans pour autant être au pouvoir? Comment ne pas apparaître seulement comme l'aile gauche du parti socialiste? Comment ne pas être perçus seulement comme des utopistes, des utopistes du passé qui plus est?

J. R. : Si ce n'était pas si tragique on pourrait dire que la droite capitaliste est en train de faire dans le néo-stakhanovisme.

Le Parti communiste italien voulait prendre le pouvoir. Est-ce que le Parti communiste français avait vraiment envie de prendre le pouvoir?

J. R. : Le Parti communiste français n'a pas voulu être au pouvoir en 1936, même si on sait maintenant que Maurice Thorez était pour, ni en 1947, contrairement à ce que la droite a voulu faire croire avec les grèves «insurrectionnelles». En 1968 je passais mon temps à l'ORTF et je n'ai pas participé aux discussions qui ont peut-être eu lieu mais je sais qu'avant les journées de Mai il y avait des groupes de réflexion, réunissant certains socialistes et des communistes, qui se réunissaient pour parler d'une possible union pour prendre le pouvoir démocratiquement par la voie électorale. En 1981 la participation au pouvoir, et le coup de génie de Mitterrand, a beaucoup affaibli le parti. Depuis la question ne se pose plus vraiment... Pour les Italiens, la question se posait différemment puisqu'il n'y avait pas de Parti socialiste puissant.

Quel rôle les intellectuels ont-ils joué dans le Parti communiste français?

J. R. : Je me souviens d'une discussion avec le réalisateur de cinéma Ettore Scola à Rome. Il pensait que le parti français avait des liens plus étroits, plus solides, plus sûrs, même si plus conflictuels, avec les intellectuels, alors que je pensais que les Italiens avaient mieux réussi cette union entre le parti et les intellectuels. Dans la dernière période, je pense que ce lien s'est même raffermi et qu'il est plus étroit qu'à l'époque où nous étions politiquement très forts.

Le parti ne se méfiait-il pas des intellectuels par peur de perdre son identité ouvrière?

J. R. : Oui, mais c'est plus ambigu puisque c'est le PCF qui le premier, en 1966, a organisé à Argenteuil un comité central sur la liberté de création avant une réunion sur le théâtre où sont venus quasiment tous les directeurs et metteurs en scène de France. Cela étant les exclusions des intellectuels venaient du fait que nous pensions que nous avions toujours raison. Nous étions «le Bien», dès l'origine, et en face il y avait «le Mal» et rien d'autre. Ce n'est pas dans ces milieux que nous avons perdu beaucoup de voix, c'est malheureusement dans la classe ouvrière. Aujourd'hui j'ai même la sensation d'être une icône à qui on fait appel pour dénoncer l'état lamentable de la culture alors que je voudrais bien que ce soit les gens de culture eux-mêmes qui se confrontent aux problèmes. Il y en a qui le font mais ils ne sont pas assez nombreux. Cela me préoccupe car je pense qu'il faut travailler pour proposer des schémas nouveaux. Être seulement dans le «Non» systématique cela profite à la droite. Je me demande si une des causes de ce silence des gens de culture ne vient pas du fait que l'on est passé de la notion de métier à la notion de corporation. J'ai le sentiment que chacun défend un peu son pré carré alors qu'il faudrait une défense dans la transversalité des métiers d'art, des métiers de la culture. Comme le dit Hamlet : «Le temps est hors de ses gonds» car le pouvoir qui nous dirige ne fait plus de politique mais de l'expertise. À nous de trouver les moyens de faire de la politique en faisant de la «résistance offensive».

Interview de Jack Ralite et de Jean-Vincent Koster par Jean-François Perrier, le 18 juin 2008

Paroles de metteur en scène

«J'ai choisi, pour représenter la politique, Le Silence des communistes, une œuvre qui pose des questions embarrassantes à la gauche sur la nécessité de la révolution en mettant en cause les communistes jeunes et vieux. Ce qui m'intéresse ici c'est la rencontre, dans le théâtre, des différents points de vue, parce qu'il est évident que la science, la biologie, l'éthique dépendent, comme pour toute chose, de l'économie et de la politique... Il s'agit d'un texte qui n'est pas conçu pour être représenté sur scène, mais qui nous donnera matière à réflexion pour le débat sur les problèmes d'une société en pleine crise, une crise de transition entre deux époques.»

Luca Ronconi
Metteur en scène, directeur du Piccolo Teatro - Milan,
extrait du programme du spectacle

«Peut-être que la disparition du Parti communiste italien a libéré dans la tête de ces gens-là des possibilités de lecture de la réalité. Pendant plusieurs décennies, le travail était l'élément majeur de la socialisation des individus. Mais aujourd'hui, on doit se poser des questions sur la capacité des nouvelles relations sociales qui peuvent vraiment recréer un sens de la communauté. Ce sont justement ces questions-là que se posent les auteurs sans d'ailleurs apporter de réponses fracassantes. Ils luttent à leur manière contre le catastrophisme ambiant face à l'organisation mondiale de la solitude. Ils n'y voient pas une fatalité absolue. Cette réflexion "à tâtons" est sans doute ce qui touche le plus le public.»

Jean-Pierre Vincent
Metteur en scène, extrait d'une interview
pour le Festival d'Avignon 2007



DU 13 AU 27 SEPTEMBRE
**LE SILENCE
DES
COMMUNISTES**
D'APRÈS VITTORIO FOA, MIRIAM MAFAI
ET ALFREDO REICHLIN
TEXTE FRANÇAIS ET MISE EN SCÈNE
JEAN-PIERRE VINCENT
DU MARDI AU SAMEDI À 20H30
LE DIMANCHE À 15H30
RENCONTRE À L'ISSUE
DE LA REPRÉSENTATION
DIMANCHE 21 SEPTEMBRE

ART ET SCIENCES: QUELQUES RÉFLEXIONS...

Les rapports entre sciences, art et culture ont-ils évolué depuis quelques années ?

Jean-Marc Levy Leblond : Bien sûr, puisque depuis quelques années on parle beaucoup de ces rapports qui ont dépassé le simple rapport entre sciences et arts plastiques, qui lui est déjà ancien. Aujourd'hui c'est toute la culture qui s'inscrit dans un rapport à la science, et en particulier le théâtre et la littérature. Il y a intérêt réciproque mais pas symétrique. Du côté du monde culturel il y a sans doute trop peu d'intérêt pour les sciences, mais quand il y en a, c'est un intérêt qui se manifeste avec profondeur et travail. Par contre, du côté des sciences, le rapport entre scientifiques et arts relève plutôt d'une recherche un peu désespérée d'un supplément d'âme. La conscience obscure qu'ont les chercheurs qu'ils ne sont plus des gens de culture comme ils ont pu l'être aux siècles passés, ou même il y a encore quelques décennies, les amène à regretter ces temps heureux, et du coup ils ont sans doute l'envie d'une relation nouvelle. Mais envie ne veut pas obligatoirement dire besoin. On est donc parfois dans la superficialité d'un désir mal défini qu'explique en partie la formation actuelle des scientifiques qui ne les forme plus à être des hommes et des femmes de culture. Si on remonte aux débuts de la « science », telle que nous entendons ce mot aujourd'hui, dans les premières années du XVII^e siècle, qu'il est convenu de situer avec les travaux de Galilée, on constate qu'à cette époque la science naît au sein même de la culture de son temps.

Si on demande à Galilée, à Descartes ou aux autres scientifiques de cette époque quel est leur métier, ils diront « je fais de la philosophie naturelle »... Ils ne diront pas je suis physicien, chimiste, astronome... Cette forme de philosophie s'ajoute à la philosophie morale, à la philosophie politique... La science n'est donc pas autonomisée dans le champ des activités culturelles de l'humanité. Les quatre siècles suivant sont des siècles d'aliénation progressive et de déculturation de la science par rapport à la culture. Elle en a eu de moins en moins besoin, plus elle prenait son essor et plus elle a conquis sa place dans le monde. Il faut bien voir que les scientifiques sont peu nombreux à l'origine de ce mouvement, ils sont isolés sur le plan idéologique et culturel, et en but à des difficultés idéologiques par rapport aux pouvoirs dominants. Ensuite, et surtout à partir du XIX^e siècle, la science passe du côté du pouvoir politique et économique et abandonne le champ culturel. Aujourd'hui il s'agit donc de la part desscientifiques d'une recherche un peu nostalgique, passiste et parfois désespérée, et sans avenir de nouveaux liens avec la culture. Alors qu'il faudrait retrouver une façon différente de penser les modes de relation avec la culture qui pourraient non pas illustrer la science, comme beaucoup de scientifiques l'espèrent, dans un but de rapprochement entre la science

et les hommes, mais qui permettraient de comprendre non pas ce que nous dit la science mais de comprendre ce qu'elle est et comment elle fonctionne. C'est là que la culture a sa place, une place critique, puisqu'elle nous donne des représentations du monde qui peuvent être utiles aux scientifiques en les aidant à se comprendre eux-mêmes.

Jean-François Peyret : La question que je me pose est plus celle des rapports entre science et art qu'entre science et culture. Mais je pense que le mot important est le mot « envie » que Jean-Marc Levy Leblond a utilisé, car c'est à partir de là que les rapports sont en train de bouger entre ces deux domaines qui s'étaient éloignés. Des passerelles se font mais ce n'est pas sur un mode de réconciliation des deux domaines.

J.-M. L. L. : En effet, il ne faut pas que ce soit sur le mode de la convergence. Je suis déprimé quand on me dit que les mathématiques et la poésie se rejoignent quelque part ou que la physique moderne, la physique quantique, convergerait vers certaines intuitions métaphysiques de mystiques orientales. Ce qu'il y a de plus intéressant dans les activités humaines c'est justement leurs différences. Si le théâtre m'intéresse c'est parce qu'il aborde d'autres problématiques que celles auxquelles je suis confronté professionnellement. Mon rapport avec le champ culturel est fondé sur la reconnaissance de la différence. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de rapport possible. De temps en temps telle œuvre peut raisonner avec telle forme de pensée ou de théorisation. Je préfère le croisement, « la brève rencontre », entre ces deux domaines. Il faut admettre que ces croisements sont singuliers. C'est un artiste et un scientifique qui se rencontrent, et non pas la science et une forme artistique, dans une rencontre éphémère et fugitive qui ne concerne qu'eux en tant qu'individus. Je crois qu'il faut lutter contre cette théorie anglo-saxonne qui a voulu établir qu'il y avait maintenant deux cultures : une culture littéraire, des arts et lettres, des humanités et une culture scientifique, celle des scientifiques, des ingénieurs et des techniciens entre lesquelles il faudrait chercher des relations possibles. Pour moi il n'y a pas de culture scientifique car si l'on considère que la culture c'est la possibilité pour l'humanité de trouver des modes de représentations qui relient son passé à son futur, c'est-à-dire de comprendre où l'on va en sachant d'où l'on vient grâce aux grandes œuvres du passé ou du présent, la science est absente de cette perspective car les scientifiques n'ont plus la culture de leur propre milieu.

La science est engagée dans une course vers le futur qui fait qu'elle ne regarde plus son propre passé. Beaucoup de jeunes scientifiques ne savent pratiquement pas ce qui s'est passé dans leur propre domaine de recherche au-delà des dix dernières années. Aucun physicien, sauf rare exception, aujourd'hui ne lit Galilée, Einstein, Newton... Imaginez-vous un homme de théâtre qui n'aurait pas lu Euripide ou Shakespeare ! La question du rapport au passé pour l'assumer, le prolonger ou le refuser est fondamentale pour les artistes mais pas du tout essentielle pour les scientifiques.

La question n'est donc pas de mieux diffuser une culture scientifique qui n'existe pas mais

de faire en sorte que la science soit attentive à ce qui se passe dans le domaine culturel.

J.-F. P. : Je suis d'accord sur le fait qu'il n'y a pas de culture scientifique. Mon travail depuis plus de dix ans ne consiste pas à faire venir parler des scientifiques devant des comédiens pour des stages de rattrapage en connaissances scientifiques, mais c'est une stratégie d'invitation à des scientifiques pour venir dans des salles de théâtre, ce qui est plus facile que l'inverse (avec Alain Prochaintz, on avait imaginé de mettre un comédien dans une cage pour dire des textes au milieu d'un laboratoire de recherche pour voir quelle influence cela aurait pour la créativité des chercheurs, mais on a abandonné l'idée...). J'ai été assez surpris quand, travaillant sur des sujets ayant trait à l'intelligence artificielle ou la biologie, j'ai contacté des scientifiques pour essayer de m'informer ou de voir comment ils pensaient sur les sujets qui m'intéressaient, car j'ai rencontré des interlocuteurs curieux qui ne cherchaient pas les convergences possibles entre nos pratiques mais qui appréciaient l'inévitable rencontre que je proposais dans l'altérité et la confrontation. Nous sommes dans l'ère scientifique, pour le meilleur ou pour le pire, et un art qui ne serait pas sensible à ça ne peut que se statufier, se congeler et devenir improductif et inutile. Nous sommes au bord d'une transformation radicale de l'espèce, que Beckett avait senti quand il parlait de « de-especiation de l'homme », après avoir connu la peur de l'extermination de l'espèce humaine après Hiroshima, le 6 août 1945. Que cela ne fascine pas les imaginations artistiques me surprend... Mais il ne s'agit pas de réconcilier science et arts, il faut simplement faire ensemble un travail commun en invitant des scientifiques pour qu'ils expliquent là où ils en sont. Tout art qui ne tient pas compte de ce qui l'entoure est un art en voie d'extinction, voué uniquement à la conservation d'un patrimoine. Il faut une stimulation réciproque concernant les processus, la prise de risques, la création. Comme le dit Alain Prochaintz : la question n'est pas de découvrir du vrai mais de découvrir du nouveau. Un nouveau très temporaire mais producteur d'avenir. Cela est partageable entre artistes et scientifiques. Ces fréquentations ne sont intéressantes que s'il y a de l'envie de part et d'autre. Les scientifiques avec lesquels j'ai travaillé ont été heureux

de travailler autrement, de regarder différemment leurs pratiques, de pouvoir aller ailleurs, de revenir à ce qu'avaient vécu les scientifiques avant le XX^e siècle, avant leur spécialisation à outrance. J'ai ainsi pu apprendre à un spécialiste de l'intelligence artificielle qu'Alan Turing s'était suicidé en mangeant une pomme empoisonnée... Certains astrophysiciens croient que Galilée a été brûlé par l'Inquisition... Écrire autrement sur la science rend service aux scientifiques, d'abord parce que cela crée une friction plus qu'une convergence entre des pratiques différentes et ensuite parce que cela permet aux scientifiques de prendre conscience qu'il y a une coupure entre leurs pratiques et l'histoire de leurs pratiques.

J.-M. L. L. : C'est cela qui me déprime en effet, car je pense qu'il est un peu tard pour que le mouvement s'inverse. Les scientifiques avec lesquels Jean-François Peyret travaille sont très minoritaires dans notre milieu. Le milieu scientifique est en ce moment, et sans qu'on s'en rende bien compte, dans une période de changement de régime par rapport à la continuité installée depuis quatre siècles, fondée sur des principes reconnus et explicités. Depuis Francis Bacon au XVII^e siècle qui écrit « savoir c'est pouvoir » ou Descartes qui écrit dans le *Discours de la méthode* : « Grâce à la science nous pourrions devenir comme maître et possesseur de la nature », on conjugue savoir et pouvoir en croyant que de la connaissance du monde on peut arriver à la transformation du monde. Cela fut réussi au-delà de toute attente au XIX^e siècle et dans la plus grande partie du XX^e siècle, mais je crois que cette réussite se retourne contre ses fondements mêmes. Les scientifiques étant devenus capables de proposer, à court terme, des innovations technologiques importantes qui peuvent passer immédiatement sur le marché, la pression devient de plus en plus intense pour assigner ces tâches, et uniquement ces tâches, aux scientifiques. Un jeune chercheur aujourd'hui qui, après sa thèse, dirait qu'il entrevoit comment dépasser la théorie d'Einstein sur l'espace et le temps mais qu'il a besoin de plusieurs années pour arriver à concrétiser cette intuition... on lui rira au nez en lui proposant de faire quelque chose de plus « rentable » dans le court terme. L'efficacité pratique que la science a conquise se retourne contre elle.

Plus de spéculations possibles. Ce qu'on continue à appeler sciences c'est en fait des techno-sciences. Nous sommes donc à la fin d'un cycle qui a duré quatre siècles et l'on voit bien, dans la pièce de Brecht, que la prémonition de Galilée qui pense que les scientifiques sont voués à être «une race de nains inventifs» est devenue une réalité. . En est-on ou non à ce moment-là?

Je ne le sais pas vraiment, mais je crois que c'est ce questionnement qui rend indispensable la présence de Brecht et de Jean-François Peyret à nos côtés.

J.-F. P. : En effet, quand Galilée s'accuse à la fin de la pièce de B. Brecht, ce n'est pas pour regretter d'avoir abjuré, c'est pour avoir coupé la science de ses liens avec le peuple. Le temps de l'invention, qui est le temps des artistes, est en effet refusé maintenant aux scientifiques. Ce qui me fascine quand je vais regarder du côté des physiciens, des biologistes et de tous ceux qui s'intéressent au vivant, c'est la catastrophe de la raison, c'est ce retournement des bases sur lesquelles était fondée l'idée de «Sciences». Cela touche aussi le théâtre quand il s'intéresse au tragique puisque le tragique s'est instauré comme le scandale de la raison. Les derniers dialecticiens, Adorno, Benjamin, ont eu conscience que cette lumière de la raison se transformait en ombre catastrophique. Il faut réagir autrement que moralement si l'on veut éviter la catastrophe.

Comment mettre en scène la science ?

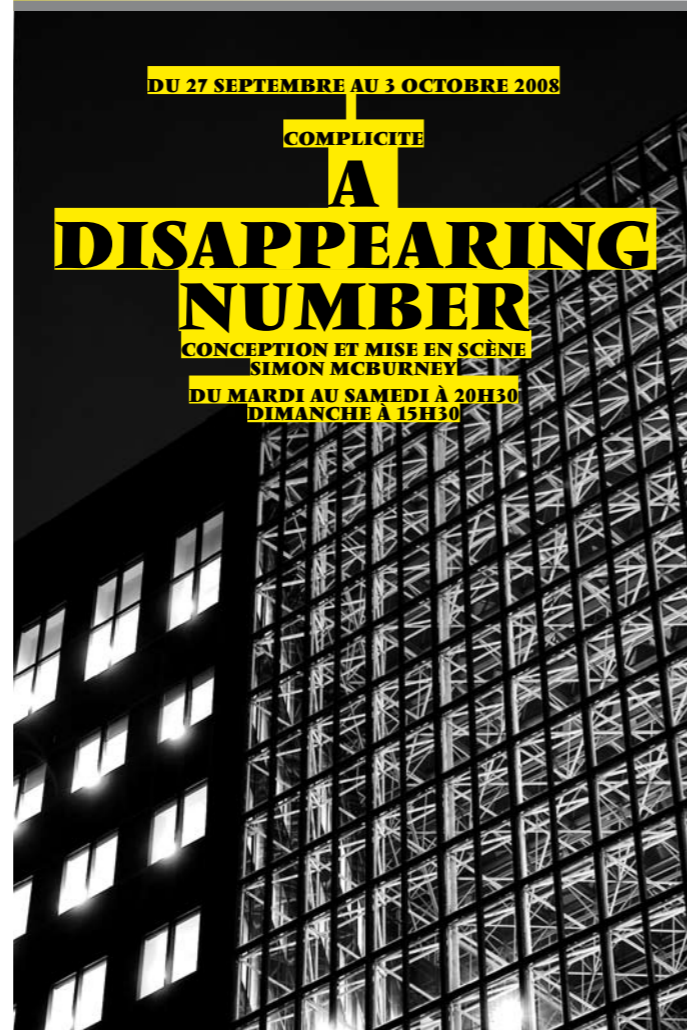
J.-F. P. : Quand on reprend quelque chose de la science sur un plateau, on bascule forcément dans la fiction. Quand on parle des protéines infectieuses sur un plateau, notre discours dépasse le cadre de la vérité scientifique pour devenir un discours de littérature fantastique. Nous sommes toujours dans un rapport de jeu avec la science et parfois de dérision, un peu comme des Bouvard et Pécuchet. Picasso disait que quand il lisait un texte d'Albert Einstein il n'y comprenait rien mais que ça l'aidait dans son travail.

J.-M. L. L. : Je crois que le théâtre peut obliger les scientifiques à se rendre compte que les mots ne sont pas innocents...

Et que quand on invente un concept et qu'on lui donne un nom savant il faut faire attention à ce que l'on fait...

J.-F. P. : Tout le problème est la confrontation sur le plateau entre la vérité scientifique et le jeu qui se développe à partir de cette vérité. Ce statut du jeu est sans doute la chose la plus intéressante dans le rapport entre science et art. Qu'est-ce que jouer veut dire quand il s'agit de faire entendre une parole scientifique sur le plateau ?

Extraits de la rencontre entre Jean-Marc Levy Leblond, physicien, et Jean-François Peyret, metteur en scène, au Forum Libération sur la Culture - juin 2008 (modérateur : Édouard Launet)



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
37^e édition

10

A Disappearing number
Photographies Jack Robbie



11

LARS NORÉN PAR... LARS NORÉN

«Le public et les acteurs doivent respirer ensemble, écouter ensemble. Dire les choses en même temps. Je préfère un théâtre où le public se penche en avant pour écouter à celui qui se penche en arrière parce que c'est trop fort.»

Dossier de présentation du spectacle *À la mémoire d'Anna Politkovskaïa*.
Théâtre national de la communauté française – Bruxelles

«Mon idée n'est pas de séduire le public avec de la musique, une belle lumière, un décor fantastique. Je veux que le public soit séduit par son esprit critique, que la pièce ait un effet sur lui.»
«Je suis fatigué du théâtre "parfait" anglo-saxon. Je déteste ces pièces anglaises et américaines très bien faites. Je suis par contre un admirateur de Heiner Müller et Elfriede Jelinek, bien que cela soit difficile [...]. Nous devons avancer, rechercher, trouver ce à quoi les gens pensent, ressentir les nouvelles relations entre les personnes.»
«Écrire est une action optimiste [...]. Chaque chose est en train de mourir [...]. Cela prend du temps de comprendre ce concept. Je ne crois pas en Dieu. Je trouve que le monde est plus beau dans l'idée qu'il s'est créé lui-même. Finalement nos actions sont sans importance. Si vous voyez quelque chose de beau sur la scène, c'est déjà fini dans l'instant suivant [...]. C'est comme construire un château de sable. Nous le construisons de la manière la plus parfaite possible alors que nous savons qu'il va disparaître. Le temps le détruira et c'est pourquoi nous devons le faire de la plus belle manière [...]. Le théâtre est l'image de la vie. C'est comme un tourneur de pages et son pianiste ; il tourne la page au moment opportun et puis l'instant disparaît.»

Entretien avec Lars Norén réalisé par Bernard Debroux,
Alternatives théâtrales n° 94-95

«Je commence toujours par écrire des pièces qui sont pure fiction. Je travaille longtemps comme cela. Parfois je réussis. Mais après un temps, il y a toujours un moment où je me dis : pourquoi ne pas écrire la vérité sur la manière dont je vois la pièce ? Et quand je commence à écrire la vérité sur les choses, ça devient de l'imagination [...]. Mais je n'écris jamais sur des choses qui n'ont pas eu une grande influence sur moi, qui ne m'ont pas affecté très profondément. Et quand je commence à écrire, je n'ai pas l'intention de publier la pièce et donc je suis absolument sincère. J'ai chez moi beaucoup de pièces que je n'ai pas publiées car elles pourraient blesser certaines personnes.»

«Je ne veux pas de pièces où tous parlent le même langage. Je dois aller profondément dans chacun pour trouver leur propre langage. Parce que nous sommes tous différents, nous utilisons les mots différemment [...]. Je pense que quand Strindberg a écrit *Mademoiselle Julie*, il a mis plus de lui dans Julie que dans Jean, même si le personnage de Jean était plus autobiographique. J'oublie mon propre sexe quand j'écris sur les gens et quand je les mets en scène. J'en sors et j'y reviens.»

«Les premières lignes d'une pièce sont les plus importantes. Les trouver, trouver leur ton, peut prendre beaucoup de temps. Quand vous les avez trouvées, tout est alors plus simple.»
«J'ai commencé beaucoup de pièces ces cinq dernières années que j'ai arrêtées parce que je savais comment elles allaient se terminer. C'est comme rencontrer quelqu'un. On peut être surpris terriblement, fantastiquement. C'est ce que j'attends de mes pièces. Je voudrais qu'elles soient comme quelqu'un d'autre, quelqu'un que je ne connaîtrais pas.»

«J'ai dit dans une pièce que je ne suis plus celui que j'avais l'habitude d'être et je ne suis pas encore celui que je vais être. Un peu comme un serpent qui a perdu une partie de sa vieille peau et qui n'a pas encore sa nouvelle peau. Là j'attends avec impatience le moment où je pourrais m'asseoir et observer ce qui se passe. Il y a comme un film sans images qui se joue à l'intérieur de moi.»

Interview de Lars Norén par Amélie Wendling
pour le Théâtre Nanterre-Amandiers – 25 octobre 2007

«Je ne sais pas trop comment j'écris en fait. Je suis un peu comme un pianiste : il faut que je joue la technique et la mélodie en même temps. Je suis un peu comme un comédien aussi lorsque j'écris, un comédien plus qu'un auteur, je joue un personnage. C'est pour cela que ça me prend beaucoup de temps pour écrire : je pense aux personnages, je vis avec eux jour et nuit, et après comme je deviens presque ces personnages je commence à m'envoyer des messages.»

Extrait d'une interview réalisée par Joëlle Gayot,
France Culture – 26 février 2007

«Pour moi l'idéologie familiale n'existe plus du tout. Ni en tant qu'écrivain, ni en tant que directeur artistique. Du moins elle n'existe plus dans le sens que Bourdieu lui attribuait. Bourdieu estimait, déjà dans les années 70, que la grande tragédie apparaîtra lorsque plusieurs générations arriveront à un endroit où ils n'ont aucune racine. C'est cet endroit qui m'intéresse. Il existe un espace vide où surgit le sentiment d'impuissance, et c'est ça que j'ai envie d'explorer.»

«La confusion idéologique est toujours d'une grande actualité. Je ne sais pas pour qui je vais voter cette année. Jusqu'à présent j'ai toujours voté pour la gauche [...]. Il m'est physiquement impossible de voter pour la droite, je ne peux pas. Parce que je m'identifie à la classe ouvrière. Je ne peux pas prendre le parti d'un capitalisme pur et dur. Je ne l'ai jamais fait et je ne le ferai jamais. Mais je ne peux pas non plus voter pour les sociaux-démocrates.»

«Je suis tellement dialectique. Je commence souvent à écrire deux pièces en même temps. Je considère toujours que le contraire de ce que je dis est aussi important que la thèse elle-même. C'est atroce de vivre comme ça. J'aimerais qu'il y ait quelque chose de décisif, quelque chose de plus important, mais...»

«Je n'ai jamais fait PARTIE de la vie bourgeoise, je l'ai juste VISITÉE. Je suis moi-même très impressionné d'être toujours resté à l'écart de cette vie. J'ai commencé à écrire quand j'avais 14 ans, je suis venu à Stockholm quand j'en avais 19, je n'avais pas d'argent, pas de logement, j'ai vécu dans beaucoup de milieux différents, mais je suis toujours resté le même d'une façon tout à fait étrange. Je suis toujours en relation avec la personne que j'étais quand j'avais 14 ans [...].

Je ressens une solidarité avec celui que j'étais alors [...]. Mon instinct m'a appris que si ça va mal pour toute une partie de la population, ça peut aller aussi mal pour moi.»

«Dans les familles bourgeoises, les rôles, les refoulements, les mensonges sont tellement flagrants. Dans la bourgeoisie, on porte son identité familiale pendant toute sa vie, les rôles y sont plus purs, plus cruels... On accentue le mensonge et on le fait par le langage.»

Interview réalisée par l'écrivain suédois Johan Hilton le 9 juin 2006,
traduction par Camilla Bouchet

«Je n'ai pas peur. Je veux devenir vieux. Je veux voir si je serai plus mûr, plus sage. Repensez à ce temps où vous aviez 15 ans. Le temps est passé vite depuis non ? Et le temps qui reste avant votre mort sera encore plus rapide. Nous parlons, mais nous parlons contre un mur de mort. Nous sommes des ombres projetées sur un mur de mort. Nous parlons toujours, mais toute chose meurt pendant que nous parlons. Et je trouve que c'est beau. Nous devrions l'accepter et être très heureux de cela. Parce que nous pouvons faire de très beaux mouvements avant que ça s'arrête vraiment et que nous tombions en morceaux.»

Interview réalisée par le journaliste américain Stan Schwartz
en mars 2003, traduction par Amélie Wendling.

DU 7 AU 25 OCTOBRE 2008

À LA MÉMOIRE D'ANNA POLITKOVSKAÏA

TEXTE ET MISE EN SCÈNE LARS NORÉN

DU MARDI AU SAMEDI À 20H30
DIMANCHE À 15H30

RENCONTRE À L'ISSUE DE LA REPRÉSENTATION
LE DIMANCHE 19 OCTOBRE

ALLONS Z'ENEANTS
DIMANCHE 12 OCTOBRE 2008 À 15H30
À NOUS D'EUES...
TEXTE ET MISE EN SCÈNE STÉPHANIE TESSON
TARIF UNIQUE : 6 EUROS
RÉSERVATION INDISPENSABLE
01 46 14 70 00



À la mémoire d'Anna Politkovskaïa
En haut : Agathe Molière, David Murgia et Clara Noël
En bas : Agathe Molière, David Murgia
Photographies Véronique Vercheval

ILS ONT ÉCRIT...

«L'État se voue à n'être plus qu'un régulateur chargé de déréguler, une entreprise parmi d'autres, habitée de technologisme financiarisé, supposé tout régler.»

Jack Ralite, ancien ministre, sénateur de Seine-Saint-Denis

«À quoi sert la télévision publique ? À offrir aux utopies le temps de s'emparer du réel, à apprendre avec ludisme, à offrir à tous, et chaque jour, une encyclopédie de l'univers.»

Jean-Michel Ribes, auteur, metteur en scène, réalisateur, directeur du Théâtre du Rond-Point à Paris

«Politiquement, économiquement, socialement il n'y a pas d'égalité. Dans les arts et dans la culture nous sommes égaux.»

Peter Sellars, metteur en scène

«Les psychanalystes nous disent que nous serions passés de l'économie psychique du désir à une économie psychique de la jouissance. Jouir tout de suite sans le travail du corps, de l'esprit et des sentiments, jouir sans fin pour ne plus connaître le manque.»

Jacques Blanc, directeur du Quartz, Scène nationale de Brest

«La crise actuelle de la politique culturelle révèle une crise de la politique tout court.»

Jean-Pierre Vincent, metteur en scène

«En démantelant pièce à pièce les machines de travail pour les artistes et les publics, les premiers iront se faire acheter par une nouvelle génération de collectionneurs pour survivre et les seconds iront se faire représenter ailleurs comme des gobeurs de divertissements calculés.»

Robert Cantarella, metteur en scène, co-directeur du «104, rue d'Aubervilliers»

«La culture reste un signe de distinction et il semble que l'individualisation de nos sociétés aidant, chaque tribu réduit sa pratique culturelle au strict nécessaire de son habitus.»

Michel Orier, directeur de la MC2 de Grenoble

«Il est vital pour une société que ses artères laissent un champ d'action et d'être au corps social et lui permettent de cultiver ses territoires intimes. La rue est le lieu de diffusion, de transmission, de transfusion culturelle par excellence.»

Sophie Duez, comédienne

«Autant le dire tout de suite, aucun conseil en marketing n'aidera la création française à "conquérir des parts de marché"... C'est dans la nature de l'art de tendre à l'universel, d'explorer de nouveaux territoires et de les faire siens.»

Patrick Sommier, directeur de la MC93 - Bobigny

«Quelle est notre tâche ? Zébrer la réalité, produire une forme de sidération dans le regard avec nos formes que nous espérons nouvelles. Et quand je marche, dans Gennevilliers ou ailleurs, trop souvent et partout maintenant je vois des gens pour qui la réalité est déjà zébrée, fêlée, brisée par absence de travail, d'allocations, de nourriture, de perspective d'emplois pour leurs enfants, d'assurance-maladie, de considération, d'écoute... Dans Gennevilliers ou ailleurs, je comprends que bon nombre de gens déjà zébrés par la vie n'aient pas envie aujourd'hui de venir renouveler dans des théâtres cette expérience de sidération du regard.»

Pascal Rambert, auteur, metteur en scène, directeur du Théâtre2Gennevilliers

«Il faut que l'État comprenne qu'il doit subventionner l'art justement parce qu'il est un élément de contestation, parce qu'il est le contraire de l'État, la subversion même, le renversement des valeurs, et c'est à ce titre que l'art est indispensable et non pour servir à répandre une fausse culture dans une masse qu'on prive justement de sa pensée créatrice et de sa liberté de jugement.»

Claude Régy, metteur en scène

Extraits du cahier spécial Forum de la culture, *Libération*, samedi 14 juin 2008

Autour de la sortie du livre :

Qu'ai-je fait ? d'Anna Politkovskaïa
éditions Buchet/Chastel, octobre 2008.

Débat dimanche 12 octobre à l'issue de la représentation : *Anna Politkovskaïa : Le sens d'un engagement. L'avenir de la Russie.*

Avec Marie Mendras (Chargée de recherche au CNRS et directrice de l'Observatoire de la Russie), Galia Ackerman (journaliste et traductrice d'Anna Politkovskaïa) et Jean-François Bouthors (éditeur)
réservation : 01 46 14 70 10

Directeur de la publication **Jean-Louis Martinelli**

Responsable de la publication **Béatrice Barou**

Assistée de **Marie Diatkine**

Écriture des textes et interviews **Jean-François Perrier**

Correctrice **Valérie Mauppi**

Photographies **Pascal Béjean avec Florence Lebert, Vincent Nguyen, Christophe Raynaud de Lage, Jack Robbie, Véronique Vercheval**

Impression **Imprimerie Moutot**

Direction artistique et système graphique **Labomatic**

INFORMATIONS PRATIQUES

LA LIBRAIRIE LE COUPE-PAPIER
Ouverte avant et après les représentations. Elle propose une large sélection de livres et de publications sur le théâtre et la musique. La librairie **Le coupe-papier** est ouverte en semaine 19, rue de l'Odéon - 75006 Paris

LE CAFÉ DES AMANDIERS
Restaurant ouvert à midi, du lundi au vendredi et les soirs de représentation à partir de 18h. Le bar fonctionne avant et après les spectacles, y compris le dimanche.
01 46 14 70 78

THÉÂTRE NANTERRE-AMANDIERS

ABONNEMENTS
Individuels
Renseignements par téléphone
Du mardi au samedi de 12h à 19h
01 46 14 70 00
Scolaires / 01 46 14 70 61
Collectivités / 01 46 14 70 12
Renseignements par téléphone
Du lundi au vendredi de 10h à 19h

COMMENT SE RENDRE AU THÉÂTRE
Par le RER
Ligne A, arrêt Nanterre-Préfecture, navettes gratuites jusqu'au théâtre (1^{er} départ une heure avant le début du spectacle, retour assuré après le spectacle). La navette vous ramènera après le spectacle jusqu'à la station RER Nanterre-Préfecture ainsi qu'à la station Charles-De-Gaulle Étoile.
Par le bus
Depuis le RER Nanterre-Préfecture, prendre le bus 160 ou 358.
À pied
Depuis le RER Nanterre-Préfecture : rue Salvador-Allende - Rue Pablo-Neruda - Av. Joliot-Curie : 10 minutes à pied.
En voiture
1) Accès par le RN13, place de la Boule, puis itinéraire fléché.
2) Accès par la A86, direction La Défense, sortie Nanterre Centre, puis itinéraire fléché.
3) Depuis Paris porte Maillot, prendre l'avenue Charles-De-Gaulle jusqu'au pont de Neuilly, après le pont, prendre à droite le boulevard circulaire direction Nanterre, suivre Nanterre Centre, puis itinéraire fléché.

Correspondance à adresser
Théâtre Nanterre-Amandiers
7, av. Pablo-Picasso - 92022 Nanterre Cedex
th@amandiers.com
Location 01 46 14 70 00
Administration 01 46 14 70 70

LOCATION
Par téléphone
location 01 46 14 70 00
groupes scolaires 01 46 14 70 61
groupes d'amis, entreprises 01 46 14 70 12
Aux guichets du théâtre
du mardi au samedi de 12h à 19h.
Par courrier
la réservation doit nous parvenir 10 jours au plus tard avant la date choisie, accompagnée d'un chèque libellé à l'ordre du Théâtre Nanterre-Amandiers, Service Location, 7, av. Pablo-Picasso 92022 Nanterre Cedex
Sur le site Internet
www.nanterre-amandiers.com
Autres points de vente
Magasins Fnac, 08 92 68 36 22 (0,34 euro/min)
www.fnac.com et www.theatreonline.com

PRIX DES PLACES
Plein tarif 25 euros
Tarif senior 20 euros
Tarif spectateur nanterrien, groupes (à partir de 10 personnes) 14 euros
Tarif étudiants, moins de 26 ans et demandeurs d'emploi 12 euros
Tarif groupes scolaires 10 euros
Allons z'enfants 6 euros

WWW.NANTERRE-AMANDIERS.COM



**LE SILENCE
DES COMMUNISTES**
D'APRÈS VITTORIO FOA, MIRIAM MAFAI
ET ALFREDO REICHLIN
MISE EN SCÈNE JEAN-PIERRE VINCENT
DU 13 AU 27 SEPT. 2008

**COMPLICITE
A DISAPPEARING NUMBER**
CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE SIMON MCBURNEY
DU 27 SEPT. AU 3 OCT. 2008

**À LA MÉMOIRE
D'ANNA POLITKOVSKAÏA**
TEXTE ET MISE EN SCÈNE LARS NORÉN
DU 7 AU 25 OCT. 2008

KLINIKEN
DE LARS NORÉN
MISE EN SCÈNE JEAN-LOUIS MARTINELLI
DU 6 AU 9 NOV. 2008

CORIOLAN
DE SHAKESPEARE
MISE EN SCÈNE CHRISTIAN SCHIARETTI
DU 21 NOV. AU 19 DÉC. 2008

LA DOULEUR
DE MARGUERITE DURAS
MISE EN SCÈNE PATRICE CHÉREAU
DU 2 AU 14 DÉC. 2008

LES COLONIAUX
DE AZIZ CHOUAKI
MISE EN SCÈNE JEAN-LOUIS MARTINELLI
DU 7 JANV. AU 13 FÉV. 2009

LES FIANCÉS DE LOCHES
DE GEORGES FEYDEAU
MISE EN SCÈNE JEAN-LOUIS MARTINELLI
DU 28 FÉV. AU 11 AVRIL 2009

LE NOUVEAU TESTAMENT
DE SACHA GUITRY
MISE EN SCÈNE DANIEL BENOIN
DU 18 MARS AU 5 AVRIL 2009

FACES
D'APRÈS LE FILM DE JOHN CASSAVETES
MISE EN SCÈNE DANIEL BENOIN
LE 4 ET DU 7 AU 11 AVRIL 2009

**STUFF HAPPENS
DU 11 SEPTEMBRE À L'IRAK**
DE DAVID HARE
MISE EN SCÈNE BRUNO FREYSSINET
ET WILLIAM NADYLAM
DU 13 MAI AU 14 JUIN 2009